Document généré le 12 oct. 2024 06:06

Ciné-Bulles

Galerie d'Hommes
Commentaire critique
Autoportrait sans moi de Danic Champoux, Québec, 2013, 95 min

Nicolas Gendron

Volume 31, numéro 4, automne 2013

URI : https://id.erudit.org/iderudit/70055ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Gendron, N. (2013). Compte rendu de [Galerie d'Hommes : commentaire critique / *Autoportrait sans moi* de Danic Champoux, Québec, 2013, 95 min]. *Ciné-Bulles*, *31*(4), 22–23.

Tous droits réservés © Association des cinémas parallèles du Québec, 2013

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

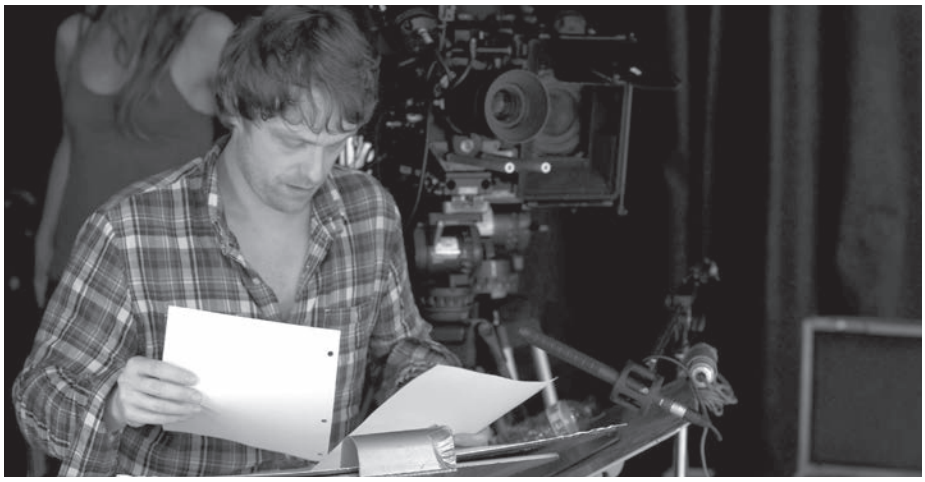
Galerie d'Hommes

NICOLAS GENDRON

Ils ne se nomment jamais, mais s'adressent à la caméra comme à une amie, lui confiant leurs secrets. Ils sont une cinquantaine à défiler, hommes et femmes, jeunes adultes et vieilles âmes, écorchés vifs et bons vivants. Ils ont répondu à l'appel du cinéaste Danic Champoux, qui avait fait paraître une petite annonce dans l'espoir de trouver des inconnus prêts à se livrer à la caméra simplement assis devant un fond blanc.

Goût de l'aventure, solitude, exhibitionnisme, attrait du cinéma, désir de briser le silence? Bonnes raisons ou non, en cette ère du tout à l'*ego* gonflé par les réseaux sociaux, les motivations de chacun ne seront jamais explicitées, mais Champoux a visiblement trié sur le volet tous ces volontaires, instinctivement : 500 réponses plus tard, il a retenu le dixième d'entre eux. Aucun jugement ne filtre entre les lignes. Que l'oreille du réalisateur et l'œil de la caméra prêts à cueillir l'essence de chacun. En résulte un film jamais anecdotique et pourtant tissé d'anecdotes, à la croisée de toutes ces vies que l'on côtoie trop souvent sans y porter attention.

Le documentariste Danic Champoux est d'une nature foncièrement curieuse, comme en témoigne sa riche filmographie, qui place l'Autre au cœur des enjeux. Ancien participant de la Course destination monde, il filme autant la Bosnie à déminer (**Caporal Mark**) qu'un Montréal-Nord à réunifier (**La Couleur du temps**). Aussi à l'aise dans le portrait classique (**Big Gazelle**, **Cardinal Cowboy**) que dans la peinture intimiste (**Mon père**), il fait mouche en 2011 en alliant ces deux facettes dans **Mom et moi**, une intrusion dans l'univers inusité de son célèbre « voisin » d'enfance, Mom Boucher, entremêlant ses souvenirs de gamin et une animation culottée. Champoux affiche enfin l'âme d'un sociologue, abordant les questions épineuses de l'immigration (**Baklava Blues**) et de la maladie (**Séances**) en y accolant soigneusement des visages humains, dans des rencontres privilégiées, hors des obsessions structurelles que sont les statistiques et les règles ministérielles.



Danic Champoux révisant ses notes pendant le tournage — Photos : Véro Boncompagni

En ce sens, son dernier opus, produit en résidence à l'ONF, est un film-somme, avec cette idée impudique de l'autoportrait comme objet de communion. Le pari était ambitieux : entrecroiser les confidences de gens d'horizons divers, en prenant garde de ne choisir aucun thème, dans le but avoué de sonder sa propre personnalité et, par le fait même, celle du Québécois d'aujourd'hui, de l'Homme contemporain. On réalise sans surprise, mais non sans émotion, que les préoccupations qui surgissent, voire les angoisses et les obsessions, sont celles-là qui nous assaillent tous un jour ou l'autre : l'envie de vivre ou de mourir qui nous tenaille, le besoin d'être aimé et d'entrer en contact avec l'Autre, les rêves timides ou les cauchemars récurrents, l'enfance perdue et les liens du sang, la notion abstraite de bonheur et le concret écrasant de la routine, les paradis artificiels et les coups de foudre réels; bref, tout ce qui, dans le tumulte des jours, nous ramène à notre passage terrestre. Du père de famille tatoué de ses personnages de films d'horreur préférés à la jeune fille prônant la chasteté, de l'adepte d'*Electro Trance* à l'enfant du

divorce, chaque figure s'exprime d'abord sur ce qui l'anime ou l'émeut, sans que Champoux ne cherche à tirer les ficelles.

Vaste programme, donc. Il aurait aisément pu être surchargé si ce n'était d'un travail de montage colossal, tantôt regroupant les interventions par thème sans les nommer (la maladie, le couple, la spiritualité, la sexualité, etc.), tantôt les opposant dans leur tonalité, de la morosité à l'amour passionnel, par exemple. C'est là l'une des grandes forces d'**Autoportrait sans moi** qui, à première vue, déborde d'aveux lourds : par un savant dosage et sans jamais nier ni vouloir atténuer le vécu de ses sujets, le cinéaste trouve le parfait équilibre entre le sérieux du propos et le sourire réconfortant, entre le silence pesant et les souvenirs radieux. Pour y parvenir, il entrecoupe les témoignages les plus costauds et fait revenir des personnalités attachantes, tandis que certains dévoilent un pan de leur vie, puis s'en vont sans demander leur reste. Le rythme épouse la parole et la pensée, chaque vignette pouvant durer de quelques secondes à une minute bien chargée. La musique, la plupart du temps discrète, soutient les tensions ou les désamorce doucement. Et le film s'ouvre et se ferme, ô bonheur, sur des notes lumineuses, d'un achigan à petite bouche (!) à un vol d'avion bienheureux, comme quoi tout n'est pas noir en ce bas monde.

Quant à la portion « sans moi » du titre, elle fait plutôt office de clin d'œil symbolique, puisque la présence du réalisateur est perceptible à ces parenthèses presque mystiques de son et de lumière, sortes d'appels d'air, et à ces bulles évanescentes s'immisçant dans les échanges pour suspendre le temps. Champoux intervient également de temps à autre dans la discussion, pour la relancer ou encore pour faire preuve d'une empathie évidente. Si l'on peut prétendre que le film aurait gagné en force en l'écumant de ses questions parfois audibles, on n'en ressent pas moins par là la grande confiance que lui vouaient ses sujets, prêts à plonger au cœur d'eux-mêmes avec une liberté tout à leur honneur. Mince bémol dans une partition autrement fascinante, minimaliste et gigantesque à la fois. On voudrait raconter le destin de chacune des voix que l'on y trouve, mais ce serait morceler un film qui se cueille et s'accueille dans son émouvante complexité, telle une galerie d'humanité. **Autoportrait sans moi** est l'une de ces œuvres qui donnent envie de serrer son prochain dans ses bras, en laissant ses œillères au vestiaire. (Sortie prévue : automne 2013)

Québec / 2013 / 95 min

Réal. et scén. Danic Champoux **Image** Jean-Pierre St-Louis **Son** Stéphane Barsalou **Mont.** René Roberge **Prod.** Colette Loumède **Dist.** ONF